

La Revue Militaire Suisse pendant la Première Guerre mondiale

Autor(en): **Chouet, Jean-François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **125 (1980)**

Heft -: **Numéro hors-série du 125e anniversaire**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344342>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Revue Militaire Suisse pendant la Première Guerre mondiale

par le major Jean-François Chouet

C'est au pas de charge que la *Revue Militaire Suisse* traverse ces cinq années troublées, sous l'énergique impulsion de son directeur d'alors, le colonel Fernand Feyler. Sans conteste, en effet, la trame de la revue est constituée par les chroniques, suisses surtout, mais étrangères aussi, rédigées ou inspirées par Feyler. Les circonstances, il est vrai, multiplient les possibilités — et les nécessités souvent — de prendre position et de commenter. Tour à tour, c'est l'attitude du Conseil fédéral (et particulièrement du chef du Département militaire) dès avant le conflit, la personnalité du général et les antagonismes qui l'opposent à son chef de l'état-major général, l'affaire dite «des colonels», l'attitude de la presse et d'autres sujets encore qui sont examinés dans des «chroniques suisses» d'une haute tenue. Le ton en est mesuré, il n'est jamais vainement polémique. En revanche, les opinions, étayées par des faits solides et placées sous la lumière du bon sens, sont exprimées avec une netteté qui ne laisse place à aucun doute.

Dès l'automne 1914, en outre, la revue suit d'aussi près que possible l'évolution du conflit. Les principaux événements étrangers sont commentés alors que la consigne interdit qu'il en aille de même pour nos mesures militaires suisses :

«La muette. Dans les Etats plus importants que la Suisse, on dit la grande muette. Ce n'est pas l'armée seulement, mais aussi les journaux qui en dépendent. La chronique suisse a disparu de nos livraisons. Mieux vaut ne rien dire que de risquer des propos déplacés. D'ailleurs, la consigne est la consigne. C'est parfois une lâcheté de se taire. Aujourd'hui, c'est une vertu.»¹ Commander, c'est prévoir. Dès décembre 1914, la *Revue Militaire Suisse* fixe les grandes lignes de ses préoccupations à venir, lorsque la consigne de silence aura été levée : un programme national, sorte d'œuvre de reconstruction morale qui sera d'ailleurs mise en chantier dès l'année suivante, et un programme international sous lequel se cache, en fait, l'exploitation, au niveau

tactique et technique, des enseignements de la guerre dans les pays engagés.

Les livraisons de 1914 sont particulièrement riches en documents cartographiques; cette année-là, en effet, on ne trouve pas moins de 16 cartes annexées à différents numéros, dont, par exemple «Les frontières militaires de l'Allemagne et de la France», «Le couloir alsacien», «La trouée des Vosges» ainsi qu'un certain nombre de documents concernant la Yougoslavie.

La chronique suisse du mois d'août 1914 est intitulée «Les tout premiers enseignements de la guerre de 1914». Elle est fort brève et s'ouvre par un avertissement: «Demain, 4 août, notre imprimerie n'aura presque plus de typographes. Il faut résumer, très brièvement, les premières impressions.»² Ces impressions, sorte de critique de l'exercice pour la mobilisation de guerre, sont de quatre ordres: la mobilisation de l'armée (appréciation favorable), comportement du public dans le domaine économique (appréciation négative, «le public s'est comporté exactement comme il ne devait pas» en se ruant dans les épiceries et dans les banques), propagation de fausses nouvelles qui sont crues par des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est une opération militaire (le 2 août, on annonçait les Allemands à Verdun!) et enfin nécessité pour la neutralité d'être armée: «Si la nouvelle vraisemblable, arrivée ce matin, de la pénétration de troupes allemandes sur le territoire neutre du Luxembourg est vraie, on pourra conclure dès le premier jour, par un exemple historique, de la valeur d'une neutralité sans forces pour la défendre.»²

Cette neutralité va constituer la toile de fond des livraisons de 1915. Les chroniques étrangères sont assez régulièrement fournies, et la *Revue Militaire Suisse* aussi s'intéresse de près à l'Allemagne. Mais, sous la rubrique «Législation, organisation et instruction militaires, manœuvres» paraît en deux épisodes³ un monumental article de Gonzague de Reynold: «Indépendance et neutralité: le devoir suisse». La neutralité face à l'étranger passe par le comblement du «fossé» entre Suisses romands et alémaniques: «Nous (les Romands) ne devons pas oublier que nous ne sommes point seuls en Suisse (...) Si leur (les Suisses alémaniques) attitude n'a pas été toujours, surtout au début de la crise, telle que nous l'aurions désiré (...), sommes-nous bien, nous autres Velches, à l'abri de tout reproche? (...) Notre premier devoir est

de traiter les Suisses allemands comme des aînés: même s'ils ont tort, ils ont le droit qu'on les écoute et les respecte. N'ont-ils pas fait la Suisse, construit notre maison? Ne lui ont-ils pas donné son nom, gravé sa devise au-dessus de la porte, tissé de leurs mains sanglantes et victorieuses la grande bannière rouge qui flotte et claque au faite blanc du toit? Toute notre histoire est là, qui l'affirme et le proclame.»⁴

Le «fossé» n'est cependant pas la seule préoccupation inquiétante, dans le domaine intérieur, de l'époque. La revue prend position à propos de deux initiatives de «l'extrême-gauche socialiste». L'un de ces projets vise à la suppression des tribunaux militaires, l'autre à l'égalisation des soldes. La chronique suisse n'y va pas par quatre chemins en décrétant qu'il «s'agit de vulgaires entreprises de démagogie»⁵. S'il est possible que l'initiative sur les tribunaux soit politiquement habile, si, au demeurant, quelques réformes de la justice militaire pourraient se justifier, il en va, en revanche, tout autrement de l'égalisation des soldes entre officiers et soldats. «Notre peuple — et il a raison — ne veut pas d'un corps d'officiers recruté dans une aristocratie d'argent. Or, l'officier doit un service personnel infiniment plus long que le soldat. Au moment où il gagne sa première étoile, le lieutenant a déjà triplé la dose. Si c'est s'accorder un luxe que de devenir officier de l'armée suisse et que seuls les enfants de parents riches puissent y prétendre, loin de favoriser l'indispensable rapprochement de sentiment et d'idée qui doit exister entre le soldat et ses chefs, on encouragera leur éloignement.»⁵

Parallèlement au combat qu'elle mène sur le front de la consolidation intérieure, la revue commence à tirer de la guerre quelques «indications contrôlées». Son programme de 1916, annoncé par le directeur, consistera à pousser plus avant dans cette voie. Mais en 1915, dans le cadre des suppléments de la RMS, un volume séparé de 336 pages paraît sous le titre «Avant-propos stratégiques». L'auteur en est, bien entendu, le colonel Feyler qui commente les batailles de la Marne, de l'Aisne, des Flandres, de Neuve-Chapelle et d'Ypres. Il donne le détail des événements selon les télégrammes français et allemands, puis la version réelle des faits ainsi que les versions françaises et allemandes. Les textes sont agrémentés de croquis, les cartes des secteurs de combat sont annexées à l'ouvrage qui est le «développement corrigé» d'études parues au jour le jour dans le *Journal de Genève*. Selon Feyler, c'est

«une œuvre de transition en ce qu'il tient le milieu entre l'information quotidienne, rapide et fugace, et l'histoire réfléchie. Un point de départ, en ce que, sur la base de l'information quotidienne, il échauffe les suppositions qui précèdent la certitude.»⁶

Sous la rubrique «Campagnes, guerres, histoire militaire», les livraisons de 1916 commencent à apporter des «impressions du front». Celles-ci émanent aussi bien d'auteurs suisses qu'étrangers et sont souvent assorties de photographies. Les rubriques étrangères sont régulièrement publiées, avec des études sur la Belgique, le Canada, les Etats-Unis, la France et le Portugal.

Mais la trame de cette troisième année de guerre est sans nul doute constituée par l'affaire dite «des colonels», traitée dans la RMS par Feyler lui-même sous la dénomination de «L'affaire de l'Etat-major». Le ton des chroniques est mesuré, serein. S'il ne s'agit pas de jeter de l'huile sur le feu, la vérité doit malgré tout être dite. L'argumentation est concrète, sans faille ni phraséologie. Quelques exemples: «A la faiblesse doit succéder l'énergie; il nous faut au gouvernement non pas des radicaux, des socialistes ou des conservateurs, mais des hommes, des hommes qui commandent, comme c'est leur devoir, et aux institutions politiques desquelles les militaires obéissent comme c'est leur devoir aussi.» Un peu plus loin: «Bref, il est urgent que l'anarchie cesse, et pour qu'elle cesse, il faut des hommes. Nous aspirons à obéir, mais pour l'amour de Dieu, que quelqu'un commande.»⁷

Et puis, le directeur de la *Revue Militaire Suisse* se penche sur l'antagonisme qui oppose le général Wille au chef de l'EMG, le colonel commandant de corps von Sprecher. La façon dont l'un et l'autre ont été désignés pêche par excès d'arguments politiques. «Au commandement supérieur de l'armée, dit Feyler, il faut un seul homme auquel on donne le chef d'état-major de son choix et qui ait la volonté de l'exiger.»

On sait peut-être trop peu, de nos jours, que pendant la Première Guerre mondiale, le commandement de l'armée avait déjà le souci de l'information. Si Armée & Foyer n'existait pas encore, la formule des entretiens du commandant d'unité avec sa troupe avait déjà été introduite. L'armée, de son côté, entretenait un «bureau de presse» dont l'activité semble ne pas avoir été à l'abri de tout reproche: «Le bureau de presse a inondé ces derniers temps les journaux de communiqués sur

les sujets les plus divers. Cette prose bien intentionnée est malheureusement plutôt ennuyeuse. Peut-être l'est-elle moins dans la langue de Goethe. Dans la nôtre, elle rappelle plus le pas cadencé dans les champs de pommes de terre que l'allure alerte et souple exigée par le général.»⁸

1917 voit la RMS renforcer notablement sa chronique internationale qui comprend principalement des sujets allemands et suisses. La bibliographie s'étend, et l'on commence à trouver des études approfondies sur les premières années de guerre. Là encore, le directeur est au front, et l'on relève une importante synthèse sur «Les campagnes allemandes d'Occident de 1914 à 1916».

Les problèmes de politique intérieure demeurent néanmoins ceux à travers lesquels se marque le mieux la personnalité de la revue. Si l'affaire «des colonels» passe quelque peu à l'arrière-plan, les problèmes relatifs à la diminution des dépenses militaires prennent de l'importance. Le débat est d'ailleurs élargi à l'ensemble de la gestion du Département militaire, aux relations entre autorités politiques et haut commandement militaire. Les chefs successifs du Département, de M. Décoppet à M. Ador en passant par M. Hoffmann ne sont aucunement ménagés. Le manque de coordination entre l'administration et le haut commandement (qui, précise Feyler, n'a rien d'un antagonisme) conduit parfois à de savoureuses histoires: «Le général, par exemple, donne l'ordre aux troupes mobilisées de mettre le plus possible d'attelages à disposition des agriculteurs pour leurs travaux de printemps. Aussitôt, le commissariat central des guerres édicte des prescriptions et des tarifs sur la location des chevaux qui réduisent à néant les excellentes intentions du général.»⁹

Sur l'attitude des hommes politiques, et de M. Hoffmann en particulier, face aux dépenses militaires, ces quelques lignes dont la plupart auraient pu être écrites il n'y a pas si longtemps: «Il y a une dizaine d'années, la majorité du peuple suisse trouvait que son armée lui revenait trop cher. Au lieu de chercher à éclairer le peuple et à lui faire comprendre qu'une armée à bon marché ne peut être qu'une armée pour rire, la majorité parlementaire a emboîté le pas derrière les mécontents. Elle a cherché un ministre non pas de la guerre, mais des économies. Elle l'a trouvé après quelques tâtonnements dans la personne de Hoffmann qui a accepté la lourde responsabilité de fournir

une armée à bon marché. Pendant des années, il a sabré impitoyablement les demandes de crédits militaires les mieux fondées.»¹⁰

Les violations de l'espace aérien dont est victime la Suisse (et singulièrement le saillant de l'Ajoie) incitent la RMS à plaider pour un accroissement des moyens de la DCA. Les batteries sont peu nombreuses, la densité de feu totalement insuffisante, et, par conséquent, l'impunité des appareils volant à haute altitude («dont on ne peut pas reconnaître les signes distinctifs») pratiquement garantie.

Avec 1918 enfin, d'autres soucis font surface. Ils sont, pour l'essentiel, de deux ordres.

D'abord, c'est «l'antimilitarisme». Une polémique ferme et au demeurant courtoise dans les termes oppose des sociétés d'étudiants à la rédaction de la RMS. En mars, Feyler publie sa «troisième épître aux Zofingiens». Le problème n'est pas propre à la Suisse. Il trouve son origine dans les «horreurs de la guerre». Les hécatombes de Verdun ou du Chemin des Dames en mai 1917 ont créé cette sorte de prise de conscience: la guerre est horrible. Il faut donc la refuser, refusant du même coup l'homme tel qu'il est.

Second souci majeur: l'indiscipline dans l'armée. Là, c'est bien évidemment la Révolution d'Octobre qui est la source de certains mouvements à l'intérieur de l'armée, mais surtout à l'extérieur d'elle¹¹. Mais il y a aussi l'indiscipline dont l'exemple vient d'en haut. La revue ne se fait pas faute, toujours avec tact et sérénité, de la mettre très clairement en cause.

A travers les chroniques de la *Revue Militaire Suisse*, on perçoit une détérioration de l'atmosphère, la lente marche vers les événements du mois de novembre.

J.-F. C.

¹ RMS décembre 1914, p. 723

² RMS août 1914

³ RMS juin et juillet 1915, pp. 241 ss et 289 ss

⁴ RMS juin 1915, p.260-261

⁵ RMS décembre 1915, p. 531

⁶ Préface du supplément «La guerre européenne: avant-propos stratégiques».

⁷ RMS février 1916, p. 63-64

⁸ RMS décembre 1916, p. 685

⁹ RMS mai 1917, p. 248

¹⁰ RMS août 1917, p. 349

¹¹ Voir à ce sujet R.-H. Wüst «Menace de guerre civile en Suisse» Cahiers d'histoire et de prospective militaires 2/1969.